

1

- Disparais, je ne veux plus te voir...

- Monsieur, vous êtes licencié...

- Le cours de la Bourse vient de connaître la chute la plus vertigineuse de ces trente dernières années...

- Signez ici pour que le divorce soit prononcé.

- Il faut vendre la maison et tous ses biens si vous voulez rembourser vos dettes...

Adrien voyait défiler ces sentences qui, telles des lames aiguisées, avaient lacéré son cœur. Il attendait au bord de la route, assis à côté du seul sac qui lui restait. La pancarte « Maison à vendre » oscillait sous l'emprise du vent.

Cette matinée de novembre était pleine de grisaille. L'automne laissait filer ses pluies comme une harde de bêtes sauvages. L'hiver approchait.

Une voiture s'arrêta à sa hauteur.

- Tu montes, ou tu comptes rester là, à te laisser arroser ?

- J'arrive, attends deux secondes, dit Adrien à son ami.

Il regarda une dernière fois la demeure qui l'avait comblé de bonheur. Mais la douleur était trop violente, le goût de fiel dans sa bouche trop présent, les regrets trop vivaces pour qu'il s'attarde davantage.

Adrien entra dans la voiture. Ses cheveux bruns, coupés courts, laissaient ruisseler les gouttes d'eau sur son visage marqué par quarante-cinq années d'existence. Son costume gris anthracite qu'il avait tenu à porter, comme pour un deuil, dégageait l'humidité ambiante.

Phil était son ami depuis toujours. Le seul à être resté proche au sein de la tourmente. Le seul pour qui loyauté, fidélité et honneur n'étaient pas seulement des mots d'apparat. Cet homme, de sept ans plus jeune qu'Adrien, l'aimait comme un frère. Leur amitié s'était renforcée grâce aux grandeurs et aux misères de la vie face auxquelles ils avaient sans cesse été présents l'un pour l'autre.

Une heure de route séparait les deux hommes de leur point d'arrivée. Une heure durant laquelle le silence régna en maître. Il n'y avait d'ailleurs plus rien à dire !

Un petit chemin de terre bordé par des prés et des pins douglas conduisait à l'endroit où Adrien allait trouver refuge. Il s'agissait d'une cabane qu'utilisait Phil pour la photographie animalière, son métier. Là, il passait de longs moments à épier la nature dans une solitude contemplative. Il y observait la vie secrète des oiseaux, des chevreuils, des renards, des sangliers et de tous les autres animaux dont la forêt est l'Eden. Il avait construit cet abri avec l'aide de son mentor, Alfred, un vieil homme qui avait parcouru le monde comme reporter. Aujourd'hui, il vivait dans une maison, non loin de la cabane, entièrement restaurée par ses soins.

Adrien n'avait pas participé aux travaux. La nature brute et sauvage n'était pas son élément. Lui, le directeur de vente d'une firme pharmaceutique ne se sentait à l'aise que dans le confort d'un cadre cosu. Il n'avait même jamais visité les lieux, préférant inviter son ami Phil dans sa superbe maison.

Pour atteindre le chalet, il fallait garer la voiture en amont d'une petite prairie et la traverser durant quelques dizaines de mètres. La masure était dissimulée au milieu des feuillus juste à côté d'une parcelle de conifères. Sans connaître les lieux, il était impossible de voir, ni même d'atteindre l'endroit.

- C'est ici, dit Phil.

Adrien ne disait rien, l'angoisse de l'inconnu et l'austérité des lieux lui interdisaient toute parole.

La cabane était bâtie selon une philosophie précise et rigoureuse : ordonner tout ce que la nature offrait en ne s'autorisant qu'un minimum de matériaux extérieurs à l'environnement proche. Ainsi, des fûts d'épicéa composaient l'ossature, le toit consistait en un bardage de lattes de mélèzes abattus sur les lieux et débités dans une scierie voisine. Un mélange de terre, extraite sur le terrain même, d'eau et de paille formait les murs.

Les deux hommes entrèrent dans le gîte.

- Je vais enlever mon matériel photo, ça libérera pas mal d'espace, dit Phil.

- Quels animaux as-tu observé avec tous ces appareils ?

- Les rapaces. Surtout la buse variable. On la voit souvent planer au-dessus de la vallée.

Le ciel était gris. La pluie avait cessé et laissait la place à un froid vif. Adrien allait devoir vivre ici.

- Pour le feu, il te suffit de fendre les bûches qui se trouvent sous la terrasse, dit Phil.

- Et pour l'eau ?

- La rivière est plus bas. Le plus difficile, c'est de remonter les bidons, mais ça te fera faire du sport.

L'atmosphère de la cabane se réchauffait doucement, tandis que le feu crépitait à tout rompre dans le poêle en fonte. Les deux amis restaient silencieux en regardant les flammes danser.

Ils allèrent se coucher tard, dans la chambre aménagée sous le toit.

- Demain, il faut que j'y aille, un reportage m'attend dans le Grand Erg Oriental, avertit Phil.

- Combien de temps pars-tu ?

- Un mois !

2

Cette première journée de solitude fut empreinte de douleur et d'amertume. Ni le chant du rouge-gorge, ni la couleur ocre de l'automne, ni le ciel qui s'enflammait au crépuscule ne pouvaient faire taire son brouhaha cérébral.

- Comment ai-je pu en arriver là ? Pourquoi n'ai-je pas été plus attentif à mon mariage ? L'appât du gain valait-il toute cette déchéance ?

Adrien avait passé sa journée à ruminer ses pensées. Il ressentait un grand vide. Une profonde lassitude s'était emparée de tout son être. Les réserves de nourriture étaient encore suffisantes pour qu'il ne s'inquiète pas de sa survie.

La nuit arriva, pleine de bruits inconnus. Il avait fermé la porte d'entrée à double tour et cadenassé celle de la terrasse.

Les ombres qui couraient dans le reflet de la pleine lune étaient autant de menaces à son intégrité. Il n'en connaissait aucune. La peur le tenaillait.

Des bruits de pas résonnèrent dans l'étendue de pins qui jouxtait la cabane. Les craquements des branches mortes s'accroissaient. On cogna à la porte du bas. Des voix ordonnèrent d'ouvrir. Adrien était glacé d'effroi, il n'osait ni répondre, ni bouger. Il sentit du mouvement sur la grande terrasse en bois. Puis le fracas d'une vitre qui se brise. Quelqu'un venait d'entrer, furieux, prêt à tuer...Il n'avait rien pour se défendre. Quand bien même, il en eut été incapable. Il se redressa subitement dans son lit, pâle et transpirant d'angoisse. Tout était calme. Le chahut avait cessé. Il ne s'agissait que d'un cauchemar.

La nuit se dissipait lentement. Elle libéra de son manteau de ténèbre tous ses mystères. Mais ils réapparaîtraient. Adrien le sentait !

La réserve de bois de chauffage touchait à sa fin. Adrien empoigna la cognée. L'outil était pesant, trop lourd pour des bras engourdis par des années de sédentarité. Il plaça un gros rondin sur la surface plate d'une souche d'arbre. La bûche se tenait dans un équilibre précaire. La cognée se souleva à peine plus haut que ses

épaules et vint s'abattre péniblement sur le billot de bois qui resta presque intact.

- Frappe plus fort, cria-t-il.

Mais il craignait de se blesser la jambe s'il venait à rater la cible. Deux heures plus tard, épuisé, à bout de souffle, les épaules vrillées par la douleur, il obtint quelques minces bûchettes. Demain, il faudrait recommencer.

Il lui fallait aussi se réapprovisionner en eau. Il prit un des bidons vides et descendit à la rivière. Un petit sentier jonché de ronces et de bois morts y conduisait. C'était déjà une épreuve que d'atteindre le ruisseau tellement les pieds et les jambes se prenaient dans les multiples obstacles. Le cours d'eau traversait une sylve dense de chênes, de hêtres et d'arbustes enchevêtrés. Il parvint à la rive et plongea le réservoir dans l'eau. Mais les berges étaient glissantes et son équilibre mal assuré. Il glissa de tout son long dans les flots.

Trempé et meurtri par l'eau froide qui le glaçait jusqu'aux os, il se dépêcha de remplir le récipient, debout au milieu de la rivière.

Les vingt litres d'eau lui pesaient. Son cœur battait la chamade tandis qu'il gravissait le sentier en tenant le bidon à bout de bras. Il ne vit pas la vieille souche humide. A peine posé sur la racine, son pied perdit appui. Adrien s'étala dans la boue et les feuilles mortes. Ses chaussures vernies furent recouvertes d'une épaisse couche de terre. Son costume était tapissé de taches brunes.

- Bordel de merde, qu'est-ce que je fous dans ce trou ?

Il se redressa péniblement, mais à peine debout, il retomba à genoux en regardant le ciel gris. Il se sentait tel un bagnard contraint de purger sa peine. Face à sa misérable condition, il ne put retenir plus longtemps ses sanglots. Il pleura toutes les larmes de son corps pendant un long moment.

La nuit apporta les premiers coups de griffes de l'hiver. Ses entailles furent d'autant plus profondes que ni son corps, ni son âme n'étaient prêts à les affronter.

Le réveil fut pénible, rien n'avait de sens. Il vivait comme un clochard. Pas d'eau courante, pas de toilettes, pas de chauffage central. C'était une vie d'animal.

- Comment Phil est-il capable de passer ici autant d'heures à photographier les oiseaux ?

Les réserves de nourriture touchaient à leur fin.

- Pour tes achats, tu prends le sentier qui traverse la forêt. Tu parviendras au village après huit kilomètres de marche, lui avait indiqué son ami.

Dans le magasin, Adrien remplit son sac à dos de quelques victuailles : pâtes, riz, pain, chocolat, carottes, tomates. Mais un des étalages l'appelait plus que les autres. Le seul capable de lui faire oublier sa piètre condition : les spiritueux !

Il enfila dans les derniers espaces de son sac de la vodka, du whisky et du vin. Six litres, au total.

- De quoi tenir deux à trois jours, pensa-t-il.

De retour dans la cabane, Adrien avala son premier litre de vodka. L'effet fut immédiat et il dormit tout l'après-midi. La spirale infernale avait commencé. Il consacrait ses deniers à l'achat d'alcool et passait ses

jours dans un état semi-comateux. Ainsi, il oubliait. Il ne retrouvait qu'une éphémère lucidité pour faire ses achats au village et assurer son approvisionnement en eau et en bois.